

Lundi de la semaine dernière, a eu lieu la clôture des cours de l'Université-Laval à Montréal, sous la présidence du vice-recteur, Messire Méthot, en présence d'un auditoire distingué. Les professeurs et élèves de l'Université en costume faisaient bonne figure et présentaient une excellente apparence. Monsieur le vice-recteur ouvrit la séance par un discours aussi court qu'éloquent, et laissa la parole aux honorables MM. Loranger et Chauveau, qui se firent pardonner la longueur de leurs discours à force d'esprit et d'éloquence.

M. Cherrier, le vénérable et spirituel doyen de l'Université, montra que l'âge n'a aucune prise sur sa mémoire et surtout son esprit. Seul M. Cherrier entreprit de parler sans lire, et il eut beaucoup de succès.

Deux prix furent donnés : l'un de \$30, don généreux de M. Cherrier, fut décerné à M. Pierre E. Lafontaine, et l'autre, de \$10, inscrit par les professeurs, fut donné à M. Oct. Drouin.

Monsieur le Recteur lut alors la liste de messieurs les élèves qui ont été reçus licenciés ou bacheliers. Voici la liste de ces noms :

Bachelier : M. Eug. Simard. Licenciés : MM. Jos. Léveillé, Jos. Chauret, Jos. A. Descaries.

Licencié avec distinction : Bruno Nantel. Licencié avec grande distinction : M. Pierre E. Lafontaine.

* *

Nous avons entendu plusieurs personnes dire que cette année, comme l'année dernière, les délibérations de la Chambre de Québec manquent de dignité, et que plusieurs députés des deux côtés se permettent des réflexions et des interruptions les plus déplacées. On parle surtout d'un discours prononcé par le député de Kamouraska, M. Gagnon, celui que le *Canadien* appelle le moule à plomb, parce qu'il est marqué de la petite vérole.

M. Gagnon a voulu se venger et venger ses amis, il l'a fait d'une manière terrible.

Je n'ai pas un journal pour me défendre, a dit M. Gagnon, je suis vilipendé, insulté tous les jours depuis un an par le journal du député de Bonaventure, je crois devoir au moins une fois me défendre dans le seul endroit où je puisse le faire.

C'est cela : il faut se défendre, se défendre comme on peut, suivant les mœurs, les habitudes et le goût du pays où l'on vit. Dans les pays civilisés on se bat en duel, ici on se roule dans la boue, on renvoie à son adversaire l'ordure qu'il nous jette. Qui a le droit de s'en plaindre et de jeter la pierre aux autres ?

A Montréal, il y a deux hommes qui sont venus à bout de se faire craindre et respecter par les journaux qui les attaquaient. Sait-on comment ? Ils ont noirci les yeux des rédacteurs de ces journaux ; on craint maintenant leurs poings, on les laisse tranquilles. C'est mal de noircir les yeux des gens, mais ce n'est pas aussi mal que de noircir les caractères.

* *

Nous reproduisons avec plaisir l'extrait suivant du discours que notre collaborateur, M. Tassé, M.P., a prononcé à la belle fête du collège Saint-Joseph d'Ottawa :

J'apprécie plus que je ne saurais l'exprimer le grand honneur que l'on me fait en m'invitant à prendre la parole en cette circonstance. Je chercherais en vain quels sont mes titres à cette distinction—n'ayant pas l'honneur de compter au nombre des élèves de cette maison, quoique cette fête solennelle, quoique cette fête touchante soit bien de nature à m'en inspirer le désir ;—je ne puis, en effet, avoir d'autre titre que celui d'ami de cet établissement, d'ami de l'éducation. Il est vrai que si nous ne pouvons tous réclamer la même *alma mater*, nous n'en sommes pas moins les membres d'une même et grande famille, car nous avons reçu le même enseignement, nous avons été l'objet d'une même sollicitude, nos intelligences ont été pétries dans le même moule—dont nous pouvons retrouver l'unité dans le sentiment religieux, dans l'idée catholique qui a présidé à notre instruction.

Depuis quelques années, notre pays a été témoin de plus d'une belle démonstration de ce genre. Les premiers, au nombre de cinq cents, les anciens élèves du Séminaire de Nicolet se réunirent, il y a douze ans, sous le toit béni qui abrita leur jeunesse, et, depuis, ce noble exemple a été suivi par leurs émules de quelques-unes de nos plus importantes maisons d'éducation. A leur tour, ceux qui reçurent leur instruction à l'ombre du collège d'Ottawa, viennent raviver

des souvenirs chers à juste titre, viennent revoir les lieux où se sont écoulées quelques-unes de leurs plus belles années, et viennent resserrer les liens de cette confraternité, nulle part plus douce, plus sincère, plus durable que celle qui se forme sur les bancs de l'école. Il a suffi d'un simple appel pour qu'il trouvât un écho sympathique parmi les anciens élèves de cette maison, pour les faire accourir—pour plusieurs peut-être avec plus d'empressement que lorsque la cloche réglementaire les convoitait à la culture des racines grecques—en essais nombreux, de tous les points de l'horizon, non-seulement du Canada, mais aussi du grand pays voisin, qui, chaque année, rend hommage à notre système d'enseignement en demandant à nos prêtres canadiens, à nos religieux canadiens, de former le cœur et l'intelligence d'un grand nombre de ses enfants. Ils sont accourus se réunir, comme aux jours d'autrefois, sous la présidence de leur ancien directeur, le Rév. Père Tabaret, qu'ils retrouvent, pour plusieurs, à de longues années d'intervalles, toujours au même poste, au poste du devoir, au poste du dévouement, au poste de l'honneur. Consacrer sa vie à préparer l'avenir d'une nombreuse génération, à lui enseigner la science et la vertu : telle est l'une des tâches les plus méritantes que l'homme puisse accomplir. C'est à ce noble rôle d'éducateur de la jeunesse que le Rév. Père Tabaret a dévoué les vingt-cinq dernières années ; il n'a pas été simplement un professeur consciencieux et éclairé, mais un père aimé et respecté de tous ses élèves, *non pedagogos sed patres*—pour employer l'expression de saint Paul ; aussi, tous ont salué avec un indicible bonheur la haute distinction qui lui a été conférée aujourd'hui par le Père commun des fidèles—la distinction de docteur en théologie.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Les nouvelles les plus intéressantes depuis quelque temps sont les suivantes :

En France, on discute toujours avec chaleur la question de la succession du prince Napoléon. *L'Ordre*, organe de M. Rouher, accepte le prince Jérôme-Napoléon, qui ne veut du trône ni pour lui ni pour ses enfants, et déclare qu'il s'en tient au suffrage universel. Ce qui veut dire que si le suffrage lui faisait une douce violence, il consentirait à accepter la couronne impériale. On a dit que son fils aîné, le prince Victor, était désigné dans le testament du prince impérial comme son successeur, mais il paraît que tel n'est pas le cas.

On discute aussi beaucoup, en ce moment, au sujet des circonstances qui ont accompagné la mort du prince impérial, et certains journaux blâment lord Chelmsford, qui avait promis d'empêcher que le prince s'exposât, et qui se défend en disant qu'on a enfreint ses ordres. On a surtout des paroles sévères à l'adresse des officiers et soldats qui composaient l'escorte du prince et qui l'ont laissé entre les mains des Zoulous.

CHOSSES ET AUTRES

Le 4 juin dernier, Albani (Madame Gye) a eu un fils.

Lord Beaconsfield a assisté à plus de cinq cents dîners.

Jenny Lind a chanté dans les chœurs au premier concert de la société Bach à Londres, ce printemps.

Londres raffole en ce moment de Sarah Bernhardt, l'étoile du Théâtre Français, en représentation dans la capitale anglaise.

Nos abonnés qui ne conservent pas *L'Opinion Publique* pour la faire relire, nous obligeraient beaucoup en nous renvoyant le No. 4 de 1879.

Merci à M. Aurèle Barthe pour l'envoi d'une copie de sa nouvelle romance : *Bientôt je dormirai le dernier des sommeils*. Ceux qui désireraient se la procurer pourront le faire en s'adressant à l'auteur, boîte 236, bureau de poste, Trois-Rivières.

L'enquête relative à la femme décapitée continue toujours à Montréal. Des témoignages assez forts ont été rendus contre la femme Meyers ; une personne qui demeure dans le bas de la maison où le crime a été commis, rapporte que son attention ayant été attirée par le bruit qui se faisait en haut, elle entendit la femme Myers s'écrier : " Je l'ai enfin, ma vengeance ! "

SOUVENIR

NOUVELLE PAR R. L.

I

Voici la petite histoire que me raconta un soir mon vieil ami Francis Benson :

—J'avais vingt-cinq ans et j'étais riche d'espérances et d'illusions. De très bonne foi, je me croyais beaucoup d'expérience ; mais, en fait, le monde ne m'avait encore rien appris, et tout nouveau visage qui me plaisait ou me regardait avec bienveillance m'inspirait une confiance presque aveugle. J'habitais Paris depuis six mois, et j'y menais une existence des plus agréables. La pension que me faisait mon père me suffisait amplement, car il était riche et généreux, et je n'avais, de mon côté, aucun penchant pour les extravagances. La société dans laquelle je vivais était composée de personnes qui me paraissaient aimables et intéressantes ; les études enfin auxquelles je me livrais de mon propre gré et avec un véritable plaisir, ne prenaient que quelques heures de ma journée, rien ne m'obligeant à les pousser jusqu'à la fatigue. —Il serait difficile de trouver des conditions d'existence plus faciles que celles de ma vie à cette époque. Je n'avais aucun sujet de plainte, je passais, aux yeux de toutes mes connaissances, pour un mortel particulièrement favorisé de la fortune, et j'aurais été forcé de porter moi-même ce jugement sur ma personne, si un premier, grand amour, que je croyais " sans espoir," ne m'avait ôté le repos et n'avait apporté un trouble violent dans le calme de mon existence.

L'objet de mon adoration était une jeune veuve, riche et belle, la baronne Berthe de Belvoir. Je lui avais été présenté, un peu après mon arrivée à Paris, par un ami de mon père ; elle m'avait accueilli avec beaucoup de bonté, m'avait autorisé à venir la voir régulièrement, et j'en avais profité pour m'éprendre éperdument d'elle. J'eus soin, cependant, de lui dissimuler l'état de mon âme, et elle, de son côté, ne parut pas s'en apercevoir ou s'en soucier. Je la voyais presque journellement ; jamais seule toutefois. Elle avait réuni autour d'elle un cercle de *fidèles*, d'amis de la maison, qui ne la quittaient guère aux heures où elle recevait, ce qui mettait obstacle aux entretiens particuliers et ne permettait de l'approcher que sur le pied d'une respectueuse familiarité. C'était évidemment le but qu'elle s'était proposé, car son salon, grand ouvert à certaines heures à tous ses intimes, était absolument fermé aux visites le reste du temps. Le domestique renvoyait alors avec la même phrase toute personne qui se présentait : " Madame la baronne n'y est pas." Il eût fallu plus de courage que je n'en possédais pour essayer de forcer cette consigne.

Les vrais amoureux se croient tout permis pour arriver à leurs fins. Je me mis à surveiller la baronne avec une persévérance infatigable. Je la suivais lorsqu'elle sortait ; je surveillais sa porte lorsqu'elle était rentrée chez elle. Il me fut impossible de découvrir qu'elle eût accordé à d'autres des privilèges différents de ceux dont je jouissais moi-même. Je dus enfin en arriver à la certitude que l'objet de ma muette adoration ne favorisait aucun de nous, et qu'en nous recevant tous avec la même amabilité et une égale tranquillité, elle n'avait d'autre but que de passer le temps en notre compagnie d'une manière qui lui était agréable et ne laissait aucune prise à la médisance. J'éprouvais cependant le besoin de renforcer mon opinion personnelle de celle des autres membres du cercle de Madame de Belvoir, et je résolus de me renseigner auprès de ceux que je connaissais plus particulièrement. La chose était facile.

Les amis de la baronne se présentaient chez elle, dans la soirée, entre neuf et dix heures. Quelquefois on se trouvait douze ou quinze ; en général, nous n'étions que six, sept ou huit. Somme toute, je fis dans ce salon, doct j'étais l'hôte le plus assidu, la connaissance d'une vingtaine de personnes : fonctionnaires, écrivains, hom-

mes politiques, artistes, avocats, médecins et quelques oisifs de distinction. Tous, même les derniers, avaient leur place marquée dans la haute société parisienne. Quant à moi, il n'y avait pas d'illusion à se faire, j'étais de beaucoup le plus chétif, le moins important, le moins intéressant des hôtes réguliers de la baronne. J'étais aussi, soit dit en passant, le plus jeune. Bref, je réunissais à mes yeux tous les désavantages possibles et imaginables pour passer auprès de la baronne inaperçu et surtout inapprécié. Au bout d'un certain temps, les hommes âgés que je rencontrais habituellement chez Madame de Belvoir me traitèrent avec une bienveillance quasi fraternelle, comme " l'enfant de la maison." Quant aux jeunes, dont les moins âgés devaient bien avoir huit ou dix ans de plus que moi et dans lesquels ma jalousie voyait de dangereux rivaux, ils semblaient me considérer comme un bon jeune homme, sans la moindre conséquence. Jamais pourtant aucun d'eux ne me donna lieu de me plaindre de quelque familiarité blessante. Le ton qui régnait dans la société de la baronne, et qu'elle savait toujours maintenir avec un tact parfait, était assurément cordial, empreint d'une charmante familiarité, mais jamais il ne descendait au-dessous ou ne s'élevait au-dessus de cette courte gamme qui est de règle entre gens bien élevés.

Je vois, en ce moment, le salon de la baronne : une pièce assez grande, discrètement éclairée par quelques lampes placées sur des tables reléguées dans les coins, sur lesquelles on trouve les livres nouveaux, des albums, des gravures. —Des tentures et des rideaux lourds et sombres, d'étoffes précieuses, masquent les portes et les fenêtres ; un tapis épais et moelleux couvre le parquet, étouffant le bruit des pas. Les fauteuils un peu bas, dans lesquels on peut s'étendre confortablement, soit pour raconter une bonne histoire, soit pour écouter, semblent faits tout exprès pour retenir aussi longtemps que possible la personne qui s'y est assise. On s'y trouve si bien qu'on ne quitte sa place qu'à regret. Sur une table ovale, couverte d'une nappe d'une blancheur de neige, est placé entre deux bougies allumées un *samovar* en cuivre, d'où s'échappe doucement la vapeur transparente de l'eau qui doit servir à faire le thé. Le *samovar* reluit comme de l'or, et l'on y voit reflétées les tasses au chiffre de la baronne et les assiettes à dessert contenant des biscuits et des petits pains beurrés, montés de la manière la plus appétissante. Les visiteurs se servent eux-mêmes ou se servent les uns les autres ; le domestique ne paraît que pour ouvrir la porte à un nouvel arrivant. Celui-ci entre sans être annoncé, s'approche de la cheminée, où flamme un bon feu de bois et près de laquelle sont assises la baronne de Belvoir et sa mère, Madame de Vadancourt. Il salue les deux dames, fait à droite et à gauche quelques signes de tête aux amis de la maison, s'assoit sur un fauteuil et prend bientôt part à la conversation générale que son arrivée n'a interrompue que pour quelques instants.

On traite d'une manière calme et légère à la fois toutes les questions dont Paris s'occupe ce jour-là : le dernier roman, la nouvelle pièce, le tableau qui fait sensation. Le scandale du jour n'est pas oublié : on soulève sans pitié, mais en observant les plus strictes convenances, le voile qui le recouvre. Jamais un mot, jamais un geste qui puisse choquer. Un sourire souligne certaines phrases ; et encore, comme il est discret ce sourire !

Un savant explique une découverte qui vient d'être faite ; un homme d'État parle politique. Tous deux ont le talent d'instruire et d'intéresser sans paraître pédants. Rien n'est plus abhorré dans le salon de la baronne que la pédanterie. Elle s'intéresse à tout, encourage celui qui parle en l'écoutant avec attention, en souriant finement, en le regardant de ses beaux yeux si intelligents et si doux. Si par hasard il se fait un silence, elle a toujours en réserve quelque question à l'adresse de l'homme de lettres ou du politique, du savant ou de l'artiste, qui le mettra en